

La prononciation du /ɑ/ final en franco-ontarien

Alain THOMAS
Université de Guelph

1. Introduction

Malgré l'augmentation récente des études linguistiques spécialisées dans le domaine du franco-ontarien, cette variété de français est encore mal connue, surtout sous son aspect phonétique. En effet, outre un recueil d'articles (Léon 1968) et quelques contributions émanant du Laboratoire de phonétique expérimentale de l'Université de Toronto, on relève très peu d'études dans ce domaine. La prononciation du franco-ontarien, de toute évidence, suscite moins d'intérêt chez les chercheurs que sa grammaire ou son vocabulaire.

C'est en partie pour combler cette lacune que nous avons entrepris une enquête sur le parler des francophones de Sudbury, examiné très précisément sous l'angle de la sociophonétique, comme l'avaient déjà fait W. Labov et ses collaborateurs à propos de plusieurs dialectes urbains du Nord-est américain.

Plutôt que de résumer l'ensemble des résultats de l'enquête ici (voir, à ce sujet, Thomas 1982), on se contentera de présenter en détail l'un des phénomènes les plus intéressants: la réalisation de /ɑ/ final. Ce choix illustre bien, croyons-nous, l'utilité d'aborder l'analyse de la langue dans une perspective sociolinguistique. Mais avant de passer à l'étude de cette variable, il importe de rappeler brièvement les principales caractéristiques de l'enquête.

2. Enquête

Le corpus analysé comprend 60 enregistrements de sujets francophones d'âge scolaire domiciliés à Sudbury et dans le canton de Rayside-Balfour. Le choix de ces communautés voisines s'explique d'abord par l'importance de la minorité francophone dans la région (approximativement un tiers de la population

à Sudbury et deux tiers à Rayside-Balfour) et par l'intérêt qu'elle présente pour une étude de type sociolinguistique (stratification sociale relativement claire, centre culturel francophone important favorisant le maintien du français dans les activités professionnelles, etc.). D'autre part, les groupes étudiés permettent d'opposer dans une même région les deux contextes linguistiques les plus fréquents dans l'Ontario français: urbain minoritaire (Sudbury) et rural majoritaire (Rayside-Balfour). Il se trouve enfin qu'un corpus avait déjà été rassemblé dans cette région par le Centre de recherches en éducation franco-ontarienne de l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario (OISE) et que l'on nous offrait la possibilité de compléter par une étude phonétique les travaux morphosyntaxiques déjà accomplis ¹.

Les sujets considérés se distinguent du point de vue de l'enquête par leur âge, leur sexe, leur lieu de résidence, la classe sociale de leurs parents et leur dominance linguistique (voir les détails à la section 5). Les enregistrements ont été effectués en 1975 à l'établissement scolaire fréquenté par les sujets, dans une atmosphère aussi détendue que possible. Pour chaque sujet on a enregistré une demi-heure environ de conversation « spontanée » et un texte de lecture. La présente étude a choisi cependant d'éliminer du corpus les textes lus par les élèves des 2^e et 5^e années, car ces derniers hésitaient ou ânonnaient fréquemment et lisaient, de plus, un texte différent de celui de leurs aînés. Les commentaires concernant le corpus lu ne portent donc que sur 33 des 60 sujets retenus en parole spontanée.

À partir des textes lus, d'une part, et d'une suite de 500 mots choisis au hasard dans l'enregistrement spontané de chaque sujet, d'autre part, on a effectué l'analyse auditive de chacune des variables considérées. Les résultats obtenus ont été soumis ensuite à une analyse statistique qui a permis d'évaluer avec précision l'importance des écarts observés entre les différentes catégories sociales.

Voici donc les résultats obtenus pour la variable /a/, précédés - pour permettre au lecteur de mieux les situer - d'un survol historique et bibliographique de la question.

3. Études antérieures

Historiquement, l'origine de la différenciation entre /a/ et /ɑ/ remonte à l'époque de l'amuïssement du /s/ préconsonantique dans les mots comme *paste* et *haste*. Le remplacement de /as/ par /ɑ / s'est effectué en deux temps : tout

¹ Nous tenons à remercier le Centre de recherches en éducation franco-ontarienne, et en particulier le professeur Raymond Mougéon, d'avoir aimablement mis à notre disposition son corpus sudburois.

d'abord par l'allongement de la voyelle (/as/ > /a:/, au XII^e siècle) et ensuite par sa postériorisation (/a:/ > /ɑ:/, signalée au XVIII^e siècle), qui n'est, en fait, qu'une conséquence de l'allongement (Fouché 1956; Delattre 1957). À cause de son rendement fonctionnel particulièrement faible et de la rareté de /ɑ/ en français moderne (1 contre 500 /a/ approximativement, d'après Delattre), la distinction phonologique tend à se neutraliser et l'on semble s'acheminer vers un retour au /A/ unique de l'ancien français. C'est cette perte de valeur phonologique qui donne aux différentes réalisations de /A/ leur valeur phonostylistique ou sociolinguistique (voir, à ce sujet, Mettas 1975 et Léon 1971).

Au moment de la colonisation de la Nouvelle-France, la distinction était nettement maintenue dans le Nord et surtout dans l'Ouest de la France, où elle est encore vivace actuellement (Deyhime 1967). Il n'est donc pas surprenant qu'elle soit préservée chez les Canadiens français d'aujourd'hui, dont les ancêtres provenaient essentiellement de ces régions. Le phénomène a assez peu évolué depuis cette époque, puisque la distinction phonologique est encore nettement préservée (Santerre 1974). En fait, s'il y a eu changement, c'est plutôt dans la direction opposée à celle du français standard, puisque, au lieu d'observer un rapprochement des deux voyelles ouvertes comme en français moderne, où le timbre est moyen, on note un éloignement des réalisations au point d'atteindre [æ] ou [ɛ] du côté antérieur, surtout entre consonnes sourdes (ex. *délicate*), et [ɒ], [ɔ] ou [ɑ] du côté postérieur (ex. *gars*, *char*, etc.).

Comme le fait observer Gendron (1966), cependant, la variation du /a/ antérieur présente moins d'intérêt, parce qu'elle est beaucoup plus réduite que sa contrepartie postérieure. Elle n'est sensible, en fait, qu'à « une oreille exercée » (p. 81), et les cas de fermeture en [ɛ] restent relativement rares. Ces observations ayant été confirmées pour Sudbury et Rayside-Balfour lors de notre préenquête, nous avons décidé d'éliminer ces variantes de notre étude et de nous limiter aux réalisations postérieures de /A/. Le corpus ainsi défini reste amplement suffisant pour donner lieu à une analyse statistique valable. De plus, la neutralisation de l'opposition /ɑ/ ~ /ɔ/, signalée par Gendron (1966), Ellis (1965), Dumas (1974), Picard (1974) pour le Québec et Hull (1956), Léon et Nemni (1967) pour l'Ontario, donne aux variantes postérieures un intérêt sociolinguistique certain, comme c'est le cas pour /ɑ/ ~ /a/ en France.

On rencontre /ɑ/ en français canadien dans toutes les positions où il apparaît en français standard, mais aussi dans de nombreux contextes où ce dernier préfère /a/. D'après Gendron (1966) et mis à part le cas de /w/ (*oi*), qu'il vaut mieux traiter séparément, on trouve /ɑ/ en syllabe accentuée ouverte (écrit *-â-*, *-as*, *-at*) ou fermée (/ *-ar*/, / *-as*/, / *-aj*/, / *-aĩ*/) et en syllabe inaccentuée dans certains mots dérivés des précédents (ex. *blâmer*, *pâté*, etc.) ou non (ex. *gazon*, *mardi*, etc.). Mais les sujets de Gendron étaient scolarisés et il faut bien admettre que, chez les locuteurs moins favorisés, /ɑ/ s'étend à de nombreux autres contextes, et en particulier *-a* (ex. *Canada*), *-adre* (ex. *cadre*), *-able* (ex. *sable*) et tous les /ɑ/ suivis de /v/, /z/ ou /ʒ/ (Deshaies-Lafontaine 1974 : 83). En fait,

on peut trouver /a/ dans des syllabes fermées par n'importe quelle consonne, sauf /d/, /g/ et /f/ (Santerre 1976).

Les réalisations de /a/ en syllabe accentuée ouverte peuvent aller du [a] au [ɔ] du français standard en passant par [ɒ] et [ɔ̃] que Gendron considère comme les deux prononciations « naturelles » de /a/, la première, dans les milieux cultivés et la seconde, dans les milieux populaires. /a/ en syllabe accentuée fermée donne lieu à des réalisations encore plus diversifiées, puisqu'il se prononce [a], [a^o], [a^u], [ɔ^o], ou même [ɔ^u] (Santerre 1976). En Ontario, l'absence de [ɔ̃] parmi les réalisations relevées chez les jeunes de Welland (Bhatt 1976), alors que cette variante est prépondérante chez les adultes de Sudbury (Holder 1972) et de Trois-Rivières (Deshaies-Lafontaine 1974), laisse supposer que /a/ évolue en direction des formes standard. Il sera intéressant de vérifier si c'est bien le cas à Sudbury, où nous disposons d'assez d'éléments pour étudier le phénomène.

Les réalisations sont donc phonétiquement déterminées par l'accent, mais elles dépendent également du vocable considéré. Gendron (1966) note /a/ en position inaccentuée pour certains mots seulement ; Dumas (1974) donne /a/ pour les proclitiques *à*, *la* et *ça* sujet et les possessifs *ma*, *ta* et *sa*, mais /a/ pour *là*, *pas* et *ça* objet ; Deshaies-Lafontaine inclut spécifiquement ces trois derniers éléments dans son analyse (y compris *pas* inaccentué) et néglige de préciser si l'on a traité différemment des mots comme *sable* et *agréable* qui donnent lieu, ordinairement, à des réalisations différentes.

4. Méthode d'analyse

Faut-il donc établir une liste des mots considérés avant d'entreprendre l'étude de /a/, comme le suggèrent les distinctions notées ci-dessus ? Nous avons résolu le problème en considérant uniquement les syllabes ouvertes accentuées. Ce choix limite évidemment le nombre d'occurrences de la variable, mais il présente des avantages incontestables :

- 1) Étude du contexte où les différentes réalisations sont les mieux perceptibles ;
- 2) Maintien de *là*, *ça* objet et *pas* accentué ; élimination de *pas* inaccentué, souvent difficile à classer à l'audition ;
- 3) Élimination du problème de classification des mots en *-able* ;
- 4) Élimination des réalisations diphtonguées en syllabe fermée qui posent également des problèmes de perception et de classification. La description des variantes diphtonguées trouverait mieux sa place, d'ailleurs, dans les limites d'un exposé plus général sur la diphtongaison ;
- 5) Étude du contexte où [ɔ̃] est en principe le plus fréquent à Sudbury (Holder 1972) ;
- 6) Obtention de différences interindividuelles plus significatives en parole spontanée.

Pour les fins de l'analyse, la variable sera donc étudiée en syllabe ouverte accentuée et sera identifiée à l'aide du symbole (a). Ses réalisations seront regroupées pour l'étude statistique en deux catégories : la première, notée (a = 0), représente les formes standard et inclut toutes les variantes ouvertes possibles dans ce contexte ([a] → [ɔ]); la seconde, notée (a = 1), correspond aux formes non standard et inclut les réalisations légèrement ou nettement fermées ([ɔ] → [o]).

L'étude phonétique, par contre, maintiendra une distinction entre les variantes [a], [ɔ], [ɔ̃] et [o]. Enfin, pour des raisons pratiques, on rattachera toute réalisation intermédiaire à celle des variantes répertoriées dont elle se rapproche le plus.

5. Résultats et interprétation

5.1. Parole spontanée

5.1.1. Aspect phonétique

La répartition des 808 occurrences de la variable est présentée au tableau 1. On peut voir que (a = 1) est nettement majoritaire à Sudbury et à Rayside-Balfour. La présence de plus d'un quart de réalisations ouvertes indique cependant que cette prépondérance est loin d'être aussi nette que l'avait mentionné Holder (1972) en analysant la prononciation de trois sujets sudburois de la génération précédente (9 [ɔ] sur 9 dans le contexte étudié ici).

TABLEAU 1
Réalisation de /a/ en parole spontanée

(a)	[a]	[ɔ]	[ɔ̃]	[o]	Total
N	30	201	533	44	808
%	3,7	24,8	65,0	6,4	100
(a = 0): 28,5 %		(a = 1): 71,4 %			

L'examen des sous-catégories révèle l'existence d'une proportion non négligeable de comportements extrêmes en [a] et surtout en [o]. Les réalisations de la variable sont donc très variées par rapport au seul [ɔ] relevé par Holder. C'est là un signe de changement en cours — si toutefois l'étude de Holder peut être considérée statistiquement suffisante pour permettre la comparaison.

Les variantes extrêmes apparaissent dans les mots dont on a dressé la liste dans le tableau 2.

TABLEAU 2
Réalisations extrêmes de / α / en parole spontanée

[a]		[o]	
<i>ça</i>	17	<i>pas</i>	14
<i>là</i>	10	<i>là</i>	11
<i>déjà</i>	1	<i>has</i>	6
<i>Canada</i>	1	<i>ça</i>	6
<i>maffia</i>	1	<i>gars</i>	1
	—	<i>cas</i>	1
	30	<i>Tania</i>	1
		<i>Alberta</i>	1
		<i>Ollawa</i>	1
		<i>Azilda</i>	1
		<i>Canada</i>	1
			—
			44

Parmi les exemples à haute fréquence, on est immédiatement frappé par la présence de *là* et *ça* sous les deux réalisations extrêmes. Il est possible que, malgré nos précautions, ces mots aient été différemment accentués et que les *là* et *ça* apposés (*Tu viens, là ? C'est bon. ça ?*) subissent un traitement différent de leurs contreparties pleinement accentuées (*Viens là, C'est ça*). On peut supposer également que dans le cas de *ça*, la variante normalement employée pour la fonction sujet, [a], se généralise par analogie à la fonction objet. De même, *là* peut être inconsciemment rapproché par les locuteurs des homophones *la* article et *la* pronom. Seul un examen détaillé - dépassant les limites de la présente étude - de chacun des contextes où l'on trouve *ça* et *là* permettrait de vérifier ces hypothèses.

La deuxième liste fait apparaître en bonne place les mots en *-as*, où la postériorisation était attendue pour des raisons étymologiques. On peut s'étonner, par contre, du fort degré de fermeture accordé au / α / final des cinq noms propres. La présence de deux d'entre eux dans les textes de lecture (*Ottawa* et *Canada*) permettra de dire si cette observation mérite d'être retenue.

La haute fréquence de certains mots de cette liste est difficile à apprécier tant qu'on ne connaît que le nombre et non la proportion des réalisations extrêmes. Le mot *pas*, cependant, semble particulièrement réfractaire à la standardisation: il est le seul à présenter des réalisations mi-fermées en syllabe inaccentuée en plus des positions accentuées retenues pour la présente étude. Il s'agit peut-être ici d'une autre illustration de la tendance générale en phonétique

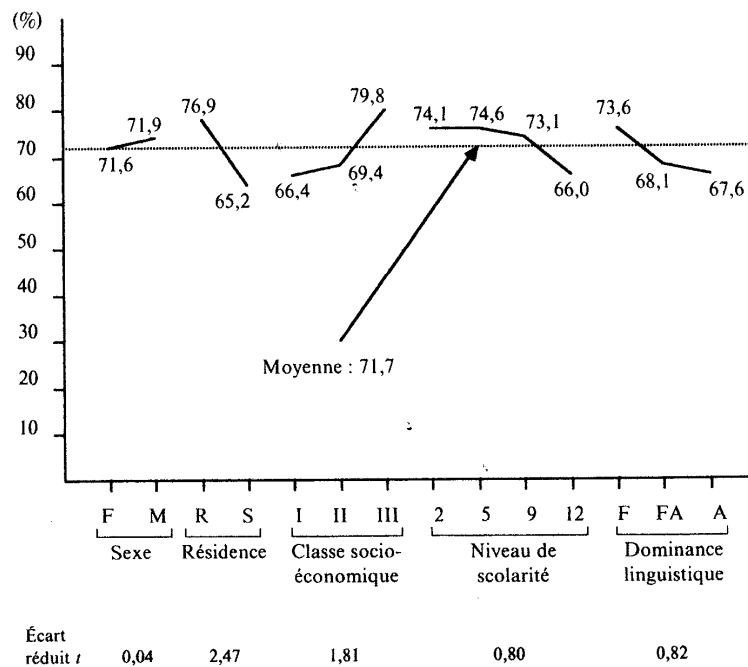
évolutive, qui veut que les éléments linguistiques d'usage très courant soient les derniers à se régulariser.

5.1.2. Aspect sociophonétique

Pour faciliter la compréhension des résultats présentés à la figure 1, précisons que l'importance statistique des différences entre les moyennes obtenues a été établie à l'aide de la table dite du « *t* de Student-Fisher » (voir les détails dans Muller 1968: 107-110 et 240). On a considéré comme statistiquement significatives les différences donnant un écart réduit *t* supérieur à 2, c'est-à-dire les cas où la probabilité que les distinctions relevées soient dues au hasard est

FIGURE 1

Distribution sociophonétique de (ɑ - ɪ) en parole spontanée



inférieure à 0,05. Les différentes valeurs de t sont présentées en dessous des figures, ainsi que les symboles représentant les groupes étudiés, c'est-à-dire:

- Sexe
 - M = masculin (30 sujets);
 - F = féminin (30 sujets).
- Lieu de résidence
 - R = canton de Rayside-Balfour (34 sujets);
 - S = Sudbury (26 sujets).
- Classe socio-économique
 - I = moyenne bourgeoisie (20 sujets) ;
 - II = petite bourgeoisie (21 sujets);
 - III = travailleurs manuels (19 sujets).
- Âge (représenté par le niveau de scolarité)
 - 2 = 2^e année (14 sujets) ;
 - 5 = 5^e année (13 sujets) ;
 - 9 = 9^e année (17 sujets) ;
 - 12 = 12^e année (16 sujets).
- Dominance linguistique (langue utilisée le plus souvent)
 - F = français (41 sujets);
 - FA = français et anglais (8 sujets) ;
 - A = anglais (11 sujets).

Le résultat le plus important qui se dégage des données de la figure 1 est la différence significative dans le maintien de (α - 1) en fonction du lieu de résidence: / α / est nettement plus fermé à Rayside-Balfour. Quoique l'écart ressorte très bien des moyennes générales, il apparaît encore plus nettement si l'on ne considère que les réalisations extrêmes en [o]. Une analyse séparée a révélé, en effet, que sur les 44 occurrences de la voyelle mi-fermée, deux seulement provenaient de Sudbury. À toutes fins utiles, la réalisation [o] en syllabe ouverte accentuée apparaît comme un indicateur géographique du parler du canton de Rayside-Balfour.

À partir de ces observations, on a pu émettre l'hypothèse que l'autre extrême, [a], serait essentiellement réservé aux locuteurs sudburois dans le contexte étudié. Ce n'est pas le cas, cependant, puisque Rayside-Balfour n'est que légèrement moins bien représenté dans cette catégorie. Il semblerait donc que, si la fermeture de / α / est encore très forte à Rayside-Balfour, cela n'empêche pas certains locuteurs de se joindre au mouvement général d'ouverture et d'antériorisation qui est déjà bien amorcé à Sudbury. Un tel degré de « correction » consciente ou inconsciente en parole spontanée devrait donner lieu à une standardisation encore plus forte en lecture (voir section 5.2.2.). Il est intéressant de noter que l'on peut trouver les deux variantes extrêmes chez le même sujet. [a], [α], [ɔ] et [o] sont donc des variantes libres de / α /. La grande hésitation des locuteurs devant la forme à utiliser fait penser de nouveau que nous sommes ici en présence d'un changement en cours.

La covariation socio-économique de / α / présente un certain intérêt, sans toutefois être aussi significative que le lieu de résidence. Les classes favorisées se rapprochent beaucoup plus des formes standard que la classe défavorisée. Le maintien de (α - 1) apparaît donc comme un phénomène essentiellement rural *et* ouvrier.

Les autres résultats sont peu concluants. Les courbes relatives à l'âge et à la dominance linguistique vont cependant dans une direction qui confirme les remarques émises plus haut. On s'attendait, en effet, à ce que les variantes standard (α - 0) soient plus fréquentes chez les élèves de 12^e année, plus conscients des questions de prestige que leurs cadets, et chez les sujets à dominance anglaise, proportionnellement moins exposés au parler vernaculaire et qui, en tout cas, sont pour la plupart des résidents de Sudbury, où l'on a déjà noté une plus grande tendance à l'ouverture de / α /.

5.2. Lecture

5.2.1. Aspect phonétique

Parmi les nombreuses occurrences de / α / rencontrées en syllabe ouverte dans les textes de lecture, on a retenu onze contextes où / α / paraissait accentué. 359 occurrences de la variable ont ainsi été obtenues (11x 33, moins quatre erreurs de lecture). La répartition des formes non standard est présentée au tableau 3.

La différence avec la parole spontanée est frappante. (α - 1) est presque quatre fois moins fréquent en lecture, avec une moyenne générale de 17,8 p. 100,

TABLEAU 3

Pourcentage de réalisations (α - 1) en fonction de l'environnement ph

Contexte	N	% (α - 1)	
<i>Comment ça va?</i>	13	39,4	don
<i>...pour Ottawa.</i>	13	39,4	don
<i>C'est tout anglais là-bas.</i>	12	36,4	
<i>Je suis né au Canada.</i>	6	18,7	
<i>Puis là, tu me diras...</i>	5	15,6	
<i>Tu ne peux pas trouver mieux...</i>	5	15,6	
<i>Quand tu les as, tu es...</i>	4	12,1	
<i>Ce n'est pas avec l'argent...</i>	2	6,1	
<i>On y va demain mardi.</i>	2	6,1	
<i>Tu me diras si je l'ai gaspillé...</i>	1	3,0	
<i>J'aime pas la bière...</i>	1	3,0	
Total	64		
Moyenne		17,8	

comparée aux 69,6 p. 100 de la parole spontanée. Sauf pour deux cas isolés relevés à Rayside-Balfour, [o] a complètement disparu. Inversement, [a], la variante la plus standard, est devenue beaucoup plus importante parmi les réalisations ($\alpha - 0$), dont on n'a pas jugé nécessaire de reproduire le détail ici.

La différence ne peut être imputable que partiellement au degré d'accentuation, puisque même les / α / les plus accentués ne donnent lieu qu'à des réalisations mi-ouvertes minoritaires. Il y a donc un effort très net de standardisation de la part des sujets parlants.

L'accentuation joue cependant un rôle important, déjà évoqué en introduction. On peut voir, en effet, que seuls les / α / en finale absolue (pause réelle) atteignent des pourcentages importants. On trouve ensuite / α / suivi d'une pause virtuelle (virgule dans le texte) et enfin / α / moyennement accentué et non suivi de pause. Seul le *pas* qui précède *trouver mieux* fait exception à cette tendance - exception bien minime toutefois, puisque, à une occurrence près, il se trouve à sa « place ».

5.2.2. Aspect sociophonétique

Le détail des résultats (figure 2) indique qu'un seul sujet (le numéro 457, de Rayside-Balfour : ($\alpha - 1$) = 55 p. 100) emploie plus souvent les variantes fermées que les variantes ouvertes, alors que 11 élèves sur 33 ne les emploient *jamaïs*. La majorité de ces élèves (8 sur 11) provenant de Rayside-Balfour, on peut voir déjà que les locuteurs de ce canton sont les premiers à tenter de corriger une prononciation fréquente en parole spontanée et qu'ils y réussissent très bien.

Cette tendance est confirmée par la comparaison des moyennes générales pour le lieu de résidence, qui révèle un écart plus prononcé en lecture qu'en parole spontanée: $t(9^e \text{ et } 12^e) = 1,46$ contre 0,55. Mais ce n'est pas là que se trouve l'essentiel de la différence. La courbe avait déjà changé de direction en passant de l'ensemble des sujets (*cf.* la figure 1) au sous-groupe formé par les élèves du secondaire. Autrement dit, ce sont les élèves du primaire de Rayside-Balfour qui, seuls, sont la cause de la différence observée précédemment en parole spontanée. Le détail de leurs scores montre, en effet, une moyenne très élevée (90 p. 100 de ($\alpha - 1$) : $N = 13$) due essentiellement aux cinq sujets qui utilisent *toujours* cette variante dans le contexte étudié. Ces observations renforcent la valeur de la courbe « âge » de la figure 1, où l'on notait une légère diminution de ($\alpha - 1$) chez les élèves du secondaire.

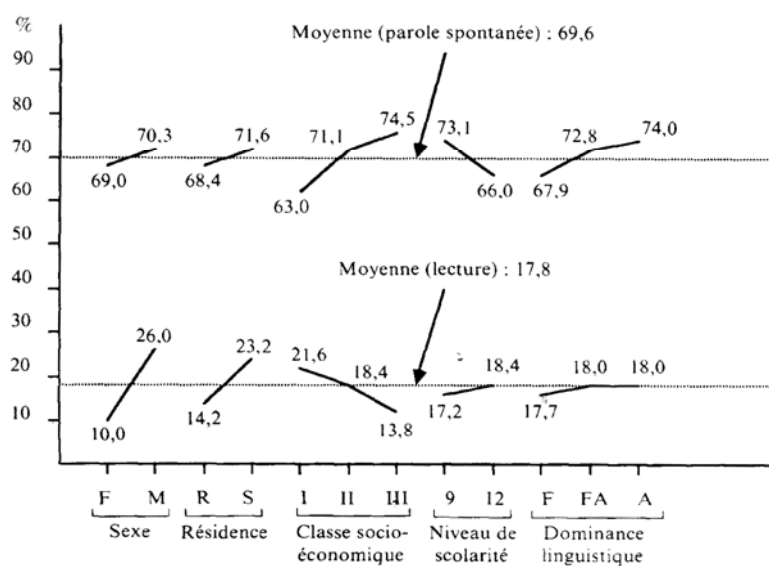
Faut-il voir là, en synchronie dynamique, le passage de ($\alpha -$

0) à ($\alpha - 1$)?

Nous pensons que non, car cette interprétation supposerait que la langue évolue dans ce sens à Rayside-Balfour, mais pas à Sudbury, où les jeunes élèves ont des comportements moyens par rapport à la variable. Cela signifierait, par ailleurs, une direction du changement phonétique opposée à celle que nous avons pu dégager de tous les autres facteurs présentés plus haut, notamment l'effort

FIGURE 2

Distribution sociophonétique de (α - 1) chez les élèves du secondaire,
en lecture et en parole spontanée



Écart	0,22	0,55	1,35	0,84	0,61	(parole spontanée)
réduit t	2,53	1,46	0,96	0,19	0,02	(lecture)

général de correction en style surveillé. Il semblerait plutôt que les enfants de Rayside-Balfour arrivent à l'école avec la variante stigmatisée (α - 1) qu'ils apprennent à corriger au cours de leur scolarité. L'énorme différence notée entre les deux styles étudiés vient d'ailleurs étayer l'hypothèse de l'influence du milieu scolaire sur le comportement des sujets.

L'examen de la variable sociologique « classe sociale » révèle un exemple parfait d'hypercorrection. Les écarts notés entre les groupes sont faibles pris séparément ($t = 1,35$ et $0,96$), mais ajoutés au changement de direction de la courbe, ils deviennent très significatifs. Alors que la classe I s'éloignait le plus de

(α - 1) en parole spontanée, c'est maintenant la classe III qui occupe cette position en lecture. Le groupe intermédiaire s'est également hypercorrigé, mais de manière moins évidente que la classe ouvrière. C'est là un autre indice de la valeur de prestige de (α - 0) dans la région étudiée.

La variable « sexe », enfin, donne lieu à une différence significative dans la direction attendue. On sait en effet, d'une manière générale, que les femmes ont tendance à accélérer le changement linguistique dès que la nouvelle forme acquiert une valeur de prestige (voir Trudgill 1974 et Labov 1976, entre autres). Or, il est clair, vu l'évolution observée en parole spontanée depuis Holder (1972) et l'ampleur de la variation stylistique relevée dans la présente étude, que le changement analysé n'en est plus à ses débuts et que l'on est très conscient à Sudbury et à Rayside-Balfour du prestige des formes standard de la variable.

6. Conclusion

L'étude du / α / postérieur en syllabe ouverte accentuée chez les jeunes francophones de la région de Sudbury démontre que nous sommes en présence d'un changement phonétique en cours. Alors que l'on notait autrefois dans cette région l'utilisation catégorique de la variante mi-ouverte (Holder 1972), cette dernière n'est plus que majoritaire chez les jeunes Sudburois et fait place, plus d'une fois sur quatre, à des réalisations nettement ouvertes. La diversité des formes enregistrées (de [a] à [o]), parfois dans un même mot et chez un même locuteur, dévie du monolithisme d'autrefois et atteste que / α /, dans la région, est instable.

Instabilité n'est pas synonyme d'anarchie, cependant, et certaines tendances se dégagent assez nettement de l'analyse:

- 1) Le degré de fermeture augmente en fonction de l'accentuation de la syllabe considérée.
- 2) Alors que les / α / étymologiquement postérieurs ne donnent jamais lieu à des réalisations antérieures (du moins en parole spontanée), le contraire n'est pas vrai. On trouve, en effet, autant de mots en - α - notamment des noms propres - que de mots en -as parmi les réalisations les plus fermées.
- 3) Les mots fréquents *ça* et *là* présentent des réalisations particulièrement diversifiées, allant d'un extrême à l'autre de la variable. Leur tendance à l'ouverture et à l'antériorisation peut s'expliquer par la généralisation des formes homophoniques en [a] (*ça* sujet, *la* article et *la* pronom). Mais cela reste à vérifier.
- 4) La variable est socialement stratifiée. On trouve la variante de prestige (α - 0) plus fréquemment à Sudbury, dans les milieux favorisés et chez les élèves les plus âgés. (α - 1) paraît essentiellement rural et ouvrier et fait l'objet d'un emploi quasi systématique chez les élèves de l'élémentaire de Rayside-Balfour. Le redressement vers les formes standard à l'enseignement secondaire

laisse supposer que les variantes fermées sont corrigées pendant la scolarité des sujets. Si l'on considère que les élèves les plus vieux sont aussi les plus scolarisés, on peut dire que nos résultats concordent assez bien avec ceux de Deshaies-Lafontaine (1974) à Trois-Rivières, où ($\alpha = 0$) est également la variante de prestige.

- 5) L'épreuve de lecture donne lieu, comme dans la ville québécoise, à des efforts autocorrectifs de la part des sujets. Ce comportement ne se manifeste pas également dans tous les groupes examinés: il est particulièrement fort chez les filles, comme à Trois-Rivières, mais aussi dans la classe ouvrière, contrairement aux observations de Deshaies-Lafontaine. Le phénomène n'est d'ailleurs pas nouveau, puisqu'on a pu observer à l'analyse d'autres variables (Thomas 1982) la tendance de ce groupe à l'hypercorrection. Le milieu ouvrier de Sudbury et de Rayside-Balfour apparaît donc comme particulièrement sensible aux questions de prestige, contrairement à certains milieux similaires étudiés dans d'autres communautés linguistiques.

Placé dans un contexte géographique plus large, le changement observé à Sudbury et à Rayside-Balfour paraît correspondre aux tendances générales observées à Trois-Rivières. L'étude de Deshaies-Lafontaine (1974) est, en fait, à rapprocher de celle de Holder (1972), puisque c'est la population adulte que l'on observe dans les deux cas et que, d'ailleurs, on y trouve essentiellement les mêmes résultats: [D] généralisé en parole spontanée. Le passage de 100 p. 100 à 71,4 p. 100 de réalisations (mi)-fermées à Sudbury et à Rayside-Balfour représente essentiellement l'évolution de la variable en une génération. Les remarques de Deshaies-Lafontaine sur la variable sociologique constituée par l'âge permettent de penser qu'il en serait de même à Trois-Rivières si l'on y étudiait une population scolaire comparable à la nôtre.

Le changement observé à Sudbury paraît très lent, par contre, par rapport à ce que l'on peut inférer des résultats de Bhatt (1976) pour Welland (absence de réalisations mi-fermées, comme nous venons de le voir). Outre les divergences méthodologiques possibles qui rendraient la comparaison malaisée, on peut attribuer cette différence au taux d'assimilation particulièrement élevé à Welland. Or, on a vu à propos d'autres variables (Thomas 1982) que ce facteur correspond généralement à un plus haut degré de standardisation du phonétisme local.

La variation observée peut être représentée à l'aide d'une règle variable du type suivant, inspirée du modèle labovien :

/a/ → <[ɔ, o]> / C _____ ##
<+ accent>
+ parole spontanée
+ résidence rurale
+ classe ouvrière
- scolarisation

qui se lira: / α / tend à se fermer en position finale postconsonantique, d'autant plus que la syllabe est plus accentuée et que les sujets sont jeunes, ruraux, de condition ouvrière et s'expriment en parole spontanée.

L'étude sociophonétique de / α / a permis de confirmer l'importance du contexte dans l'évolution phonétique: ici, et comme on l'a souvent répété ailleurs, c'est la position tonique qui est la plus favorable aux variantes archaïques. Elle souligne et documente, par ailleurs, l'importance de la variation stylistique: il est clair que l'on se surveille beaucoup plus en lisant qu'en parlant spontanément. Mais, plus que toute autre chose, elle signale l'existence d'une certaine variation sociale en ce qui concerne les réalisations phoniques et l'attitude des sujets vis-à-vis des formes stigmatisées (voir, plus haut, le comportement devant (α - 1) du groupe des enfants de travailleurs manuels et des locuteurs du canton de Rayside-Balfour).

Références

- BHATT, P. 1976. « Étude sur le / a / chez les francophones de Welland », article inédit. DELATTRE, P. 1957. « La question des deux « A » en français », *French review*, 31: 141-148.
- DESHAIES-LAFONTAINE, D. 1974. « A socio-phonetic study of a Québec French community : Trois-Rivières », thèse de doctorat, Université de Londres.
- DEYHIME, G. 1967. « Enquête sur la phonologie du français contemporain », *La linguistique*, 1 : 97-108 et 2: 57-84.
- DUMAS, D. 1974. « Durée vocalique et diphtongaison en français québécois », *Cahiers de linguistique*, 4 : 13-55.
- ELLIS, P. M. 1965. « Les phonèmes du français maillardvillois », *Revue canadienne de linguistique*, II (1) : 7-30.
- FOUCHÉ, P. 1956. *Traité de prononciation française*, Paris, Klincksieck.
- GENDRON, J.-D. 1966. *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*, Paris, Klincksieck; Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- HOLDER, M. A. 1972. « Le parler populaire franco-canadien: La prononciation de quelques Canadiens français de la région de Sudbury-North Bay », *Phonetica*, 26 : 33-49.
- HULL, A. 1956. "The Franco-Canadian dialect of Windsor, Ont.: A preliminary study", *Orbis*, 5 : 35-60.
- LABOV, W. 1976. *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.

- LÉON, P. (dir.). 1968. Recherches sur la structure phonique du français canadien « *Studia Phonetica* 1 », Montréal, Paris et Bruxelles, Didier.
- LÉON, P. 1971. Essais de phonostylistique, « *Studia Phonetica* 4 », Montréal, Paris et Bruxelles, Didier.
- LÉON, P., et M. NEMNI. 1967. « Franco-canadien et français standard: Problèmes de perception des oppositions vocaliques », *Revue canadienne de linguistique*, 12 (2): 97-112.
- METTAS, O. 1975. « Histoire du A : Ses diverses réalisations du XVI^e siècle à nos jours », *Le français moderne*, 43 : 39-51.
- MULLER, C. 1968. *Initiation à la statistique linguistique*, Paris, Larousse.
- PICARD, M. 1974. « La diphtongue / wa / et ses équivalents en français du Canada », *Cahiers de linguistique*, 4: 147-155.
- SANTERRE, L. 1974. « Deux E et deux A phonologiques en français québécois », *Cahiers de linguistique*, 4: 117-145.
- SANTERRE, L. 1976. « Voyelles et consonnes du français québécois populaire », dans E. SNYDER et A. V ALDMAN (dir.), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, 1, Québec, Les Presses de l' Université Laval.
- THOMAS, A. 1982. « Variations sociophonétiques du français parlé à Sudbury (Ont.) », thèse de doctorat, Université de Toronto.
- TRUDGILL, P. 1974. *The social differentiation of English in Norwich*, Cambridge, Cambridge University Press.